

La surproduction littéraire et la responsabilité artistique

Bertrand Laverdure

Volume 47, Number 1 (267), February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laverdure, B. (2005). La surproduction littéraire et la responsabilité artistique. *Liberté*, 47(1), 101–109.

La surproduction littéraire et la responsabilité artistique

Bertrand Laverdure

En nous biologiquement tout serait hautement organisé, nos structures étroitement liées à des fonctions précises. [...] Apparemment tout est mis en œuvre dans le seul but de produire le plus de vie possible avec les moyens les plus économiques. Jamais de relâche dans l'usine de la vie. Mais jamais non plus de zèle inutile. La cellule vivante adapte son travail à ses besoins stricts. Elle produit ce qui est nécessaire et au moment où, grâce au langage chimique, cette nécessité devient parlante. Lorsqu'il y a surproduction, production anarchique ou inutile, c'est la maladie, la mort de la cellule.

LORAND GASPARD

Lorsque je vais en librairie (et j'y vais souvent), je suis renversé par la surabondance d'ouvrages que j'y vois. Les libraires ploient littéralement sous l'amas de nouveautés qui leur arrivent tous les jours. Ayant longtemps œuvré dans le monde merveilleux de l'édition, je sais les luttes que nous avons dû mener afin que nos gouvernements acceptent d'encourager (financièrement) le monde de la création et les fabricants de livres. La tâche n'a pas toujours été facile. Aujourd'hui, par contre, j'ai de plus en plus l'impression que nous nous acheminons lentement mais sûrement vers le jour où le nombre des artisans du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, graphistes, correcteurs, imprimeurs, distributeurs, soldeurs, etc.) dépassera celui... des lecteurs.

ALAIN STANKÉ

Nous vivons à l'ère de la surproduction culturelle.

En tant que consommateurs de biens culturels, nous ne nous en portons pas plus mal. Nous longeons les étals des librairies et les rayons des magasins de disques avec l'œil ébloui, aguiché par les rabais, les ventes de feu, les piles luisantes des nouveautés. Le consommateur de biens culturels, de livres, de disques et de films profite de cette manne, la regarde passer tel un curieux spectateur la plus belle des parades. Qui serait en mesure aujourd'hui

d'évoquer, avec un sentiment larvé de nostalgie, l'époque rachitique où l'on offrait quelques titres québécois en primeur, deux ou trois artistes endisqués et de rares films d'ici sur les écrans paroissiaux ? Personne n'oserait courir à l'estrade pour revendiquer une cure minceur de leurs ambitions à tous ces artistes, de leurs volontés à tous ces producteurs, de leurs visées à tous ces médias se nourrissant de ces denrées peu coûteuses.

Il n'y a aucune raison de retourner dans le passé. Une plus grande partie de la population est éduquée, nous vivons dans un pays presque idéalement démocratique et, quoiqu'il arrive, tous les acteurs du milieu littéraire et culturel s'accommodent assez bien de cette vitesse de croisière fulgurante que maintient notre industrie subventionnée du livre et des arts.

Nous en sommes là. Nous maintenons le cap vers un toujours plus de biens culturels, un toujours plus de livres, un toujours plus d'artistes offerts.

Peut-on s'interroger sur cette frénésie culturelle sans détours, s'arrêter un moment au carrefour de nos vies de lecteurs et remarquer sans ambages ce qui la constitue ? C'est-à-dire le trop-plein ? Car ne cachons plus ce qui nous entoure, il y a malaise dans la civilisation, obstructions dans les canaux de diffusion culturels. Aucun être vivant normalement conçu ne saurait goûter à la substantifique moelle de tous les livres intéressants que nous produisons. Le cinéphile moyen, s'il consent à se bourrer le fond d'œil durant les festivals tout en courant le reste de l'année deux à trois fois par semaine dans les cinémas ne réussira pas à combler son appétit des nouveautés et sa soif de films intéressants. Ne parlons même pas du consommateur de disques. L'effarante production de cette industrie dépasse tout simplement l'imagination. Séparer le bon grain de l'ivraie nécessiterait, chaque semaine, des centaines d'heures d'écoute.

En général, on interprète cette surproduction comme un indice de santé culturelle. On évoque l'éducation des gens, la liberté d'expression et les bons offices des organismes subventionnaires. Nous brandissons quelques idéaux qui semblent glorieusement mis en valeur et nous nous gratifions des moyens dont disposent les créateurs de toutes les disciplines. Nous réagissons la plupart du temps en chauvinistes, en refusant de voir l'importante crise qui guette, celle qui se profile derrière ces apparentes victoires de production culturelle.

Il y a bel et bien malaise dans la civilisation lorsqu'il nous faut utiliser aujourd'hui le terme de « consommateur culturel » pour décrire l'attitude passive que promeut l'industrie culturelle qui sévit. Cette expression évoque un problème. C'est qu'il n'est déjà plus nécessaire de réfléchir et de s'attarder devant quelque manifestation culturelle que ce soit pour en apprécier toute la valeur. Le « consommateur culturel » est une créature boulimique née à l'époque du « boom culturel » mondial que nous pourrions, aléatoirement, pour les besoins de ce papier, dater du milieu des années 1960. Nous pourrions brandir avec malice qu'à l'ère de la « consommation culturelle », le contenu s'apparente maintenant à un contenant et rivalise plus avec une marchandisation de la pensée qu'une exigence de la pensée.

Le livre ou l'art de la lenteur

Y a-t-il surproduction ou non dans le monde du livre ? Comment quantifier une telle surproduction ? Quel outil statistique utiliser ? Certes, les évidences mathématiques nous manquent. Mais une certitude nous frappe : l'offre est étonnamment plus grande que la demande. Nous parlons ici de tous les livres disponibles sur le sol québécois, les livres d'ici, les livres en traduction, les livres européens, les livres en anglais. Sommes-nous autorisés à nous poser la question de la surproduction littéraire au-delà des débats sur la disponibilité du savoir, sur la circulation des œuvres et sur la saine liberté d'expression qui mérite qu'on ne la remette

jamais en question? Peut-on d'ailleurs imaginer qu'il soit possible de distribuer un nombre suffisant de livres? À quoi devrait ressembler la bibliothèque d'un honnête homme ou d'une honnête femme? Combien de livres y figureraient et quels types de livres souhaiterions-nous y retrouver?

Voilà un lot de questions sans réponse puisqu'il n'existe pas de bibliothèque idéale comme on aurait souhaité le croire, ni de quantité de livres optimale à faire circuler. Seule l'éducation et les lectures d'un individu génèrent leur propre modèle de bibliothèque, classiquement qui fluctue au gré des publications et des intérêts du lecteur.

Le lecteur assouvi abhorre la vitesse, craint l'empressement. Le livre ne voyage pas au même rythme que l'image ou les ondes radio. Son parcours est lent, son sentier est fait de nombreuses années. Le livre marche, trotte, tandis que les images apparaissent, disparaissent, se matérialisent, se volatilisent sans interruption. D'une civilisation de l'écrit nous sommes passés à une civilisation de l'image, de la rhétorique du rébus. Nous avons consenti à toutes les satisfactions du maniérisme publicitaire. Notre société contemporaine s'est construite autour de quelques sophismes rhétoriques qui font de notre environnement intellectuel un monde de sens, de saveurs, d'idées chocs et de visages connus. La lecture ne peut relever de l'immédiateté, ne peut concurrencer l'efficacité rhétorique du cinéma, des animations sur Internet. La lecture est un sport de longue haleine. Un disque ou un film demande rarement plus de trois heures de concentration approximative, tandis que la lecture d'un livre peut parfois nous accaparer pendant plus de dix heures, voire une vingtaine d'heures! Nous oublions trop souvent l'exigence d'un investissement personnel que demande le livre. À cet égard, le livre ne peut devenir un objet de consommation relégué au même rang qu'une babiole, de l'eau de Cologne ou un jouet pour adultes.

Lorsqu'on achète un livre, on achète du temps. Du temps à déplier selon notre bon vouloir. Du temps que l'on partagera avec

la langue française. Nous acceptons alors de transformer des phrases en images, en lieux, en impressions ou en sensations. Lire demande un esprit inventif. Lire n'est pas une activité passive. Notre civilisation de l'immédiateté a souhaité transformer l'industrie du divertissement en une immense machine génératrice d'images. L'on a depuis longtemps volé au lecteur sa liberté de voir, sa liberté d'imaginer. Puisqu'on a les moyens techniques de tout transformer en images, on en a déduit que le temps de la lecture était devenu superflu. Il est maintenant impérieux de le réduire, d'apprendre la lecture rapide, de sauter les chapitres, de feuilleter de mieux en mieux. Notre époque frénétique nous a appris à consommer les livres, à survoler ou à résumer leur contenu.

Sur la base de ces constatations diverses, il apparaît qu'il y a bien surproduction littéraire, la capacité de lecture moyenne du public étant par trop négligée par les éditeurs et les marchands de livres. Nous vivons donc en autruche. Nous avons cru que la liberté d'expression allait être honorée en permettant à tout un chacun de publier son livre, mais nous avons oublié les autres éléments du problème : le nombre de lecteurs motivés et l'éducation des futurs lecteurs.

Lire et consommer sont deux verbes qui ne sauraient être liés.

La responsabilité artistique et les organismes subventionnaires

Les écrivains et les organismes subventionnaires doivent être mis à contribution. Il est urgent d'entreprendre des réformes, d'ajuster le tir, de revoir notre mode de production culturelle. Un livre nécessite une absorption lente, demande une digestion intellectuelle. Si l'on souhaite guérir le corps de la culture et de la littérature des affres de la surproduction, il va falloir penser à enrichir les modes de digestion intellectuelle disponibles, en inventer d'autres, ne surtout pas diminuer l'apport des humanités au collégial, l'apport des cours d'arts et lettres à options au secondaire.

La surproduction culturelle est un symptôme social. Cette prolifération agaçante des biens culturels résulte de plusieurs facteurs.

Le malaise culturel vient, entre autres choses, de la propension navrante de la plupart des auteurs à publier au plus vite, à vivre pour la publication, à ne penser à l'écriture qu'en fonction de la publication et non en fonction d'une œuvre. Tous les moyens techniques actuellement disponibles facilitent l'accès à la publication. La tentation est forte de continuer à écrire dans le but de publier et non de créer une œuvre. La différence est notoire. Écrire une œuvre signifie choisir les livres que nous souhaitons rendre publics, n'offrir aux lecteurs que la meilleure partie de nos travaux. Plusieurs écrivains se font un honneur de publier le plus souvent possible, diluant indéniablement la force et la qualité de leur travail. Combien de poètes ou de romanciers auraient gagné à ne publier qu'un livre ou deux? Cette maladie de la publication à tout prix a été entretenue par les organismes subventionnaires qui ont favorisé dès le début un système basé sur l'équation : une subvention égale un livre à produire et à publier.

Certaines aberrations ont été perpétrées sous ce régime, ne mentionnons que le texte de François Charron publié aux Herbes Rouges et intitulé *Projet d'écriture pour l'été 76*. Une plaquette anodine (toutefois irrévérence brillante à la Marcel Duchamp) qui a été produite pour satisfaire l'obtention d'une bourse du Conseil des arts. Nous ne jugeons pas de la production en général de ce grand poète qui mérite considération et fait partie des auteurs incontournables de sa génération, mais nous nous questionnons sur la pertinence d'avoir ajouté ce titre à sa bibliographie. Nous ne sommes pas cynique. Remarquez bien que nous ne remettons aucunement en question l'importance d'octroyer aux écrivains des bourses afin qu'ils puissent continuer à écrire ou régulariser leur situation financière. Mais il faudrait cesser de jouer aux hypocrites et arrêter d'exiger des auteurs subventionnés qu'ils écrivent un livre pour chaque subvention obtenue.

Il serait en ce sens important de trouver un moyen de favoriser chez les auteurs l'accomplissement d'une œuvre en leur offrant la possibilité de recevoir deux ou trois subventions avant d'avoir à produire un livre. Des programmes d'aide financière devraient aussi exister en parallèle à ceux qui existent déjà, des crédits d'impôts aux écrivains pourraient être considérés. Bref, une refonte du mode d'octroi des subventions à la recherche et à la création serait de mise.

Les organismes subventionnaires gagneraient également à revoir leur méthode de subvention des maisons d'édition. Trop de titres sont produits. Tous ces organismes gouvernementaux ont été conçus pour favoriser la production d'œuvres et non leur diffusion. Il en a résulté une surabondance de livres et une diminution considérable, depuis les années 1970, de la taille du lectorat, celui-ci augmentant beaucoup moins rapidement que la quantité de livres produits.

Depuis des années, nous avons donc donné aux producteurs de livres, aux fabricants de livres, plus d'attention qu'à ceux qui diffusent la littérature, l'enseignent, l'achètent et la créent. Nous avons volontairement banalisé l'écriture de livres afin de transformer l'écrivain en « producteur » de biens culturels pensant que la demande allait suivre l'offre. Ce qui ne s'est pas produit. Tout le grand cycle culturel, de l'éducation à la lecture autonome, des connaissances acquises aux textes écrits, de la compréhension philosophique du monde aux idées défendues, a été perturbé par une survalorisation de la production de livres et par un manque d'intérêt flagrant pour le terreau intellectuel. Celui qu'il faut entretenir afin que les livres publiés soient convenablement absorbés par un lectorat proluxe et instruit.

À cet égard, il conviendrait de couper jusqu'à la moitié de la production de livres actuels sans toucher à l'argent que les maisons d'édition obtiennent déjà. Il suffirait de hausser les exigences de

production, de demander une diminution notoire de la quantité de livres produits tout en ne rognant pas l'enveloppe annuelle donnée aux éditeurs. Autrement dit, il faudrait trouver un moyen de détourner l'argent des subventions qui va directement dans les poches des imprimeurs et des distributeurs pour la redonner aux auteurs, aux éditeurs, aux bibliothécaires et aux journaux. Cette nouvelle façon d'envisager la distribution des fonds gouvernementaux aurait l'avantage de donner un coup de barre du côté de la diffusion et de l'éducation. Ce serait un premier pas vers un meilleur équilibre entre l'offre et la demande de livres. L'argent manque dans les bibliothèques publiques et scolaires, chez les éditeurs et les auteurs. Mieux les financer est devenu une priorité.

Mais soigner les symptômes ne guérit pas la maladie.

Toutes les décisions à l'emporte-pièce prises par le gouvernement au sujet de l'éducation sont en ce sens fort inquiétantes. À quoi ressemblera une société qui accumule les piles de livres en librairie sans donner les moyens à ses citoyens d'absorber toute cette avalanche culturelle? Pourquoi, en ce moment, dans notre histoire, coupons-nous dans les programmes de sciences humaines, de philosophie, de littérature et de formation culturelle? À quoi rimera un monde où les livres abonderont mais où les gens ne sauront plus lire? Nous vivons depuis des décennies à l'ère de la dictature de la production, de l'appétit gargantuesque des marchés. L'accessibilité des ressources qu'offre Internet n'est pas un argument suffisant pour délaisser entièrement l'aide à l'éducation culturelle, littéraire et philosophique. L'existence de l'encyclopédie à l'époque de Diderot n'a pas freiné l'avancement de programmes éducatifs divers. La surproduction culturelle est un phénomène occidental inquiétant. Il ne sert à rien de se retrancher sous la bannière timide d'une santé culturelle florissante ou d'une saine abondance de l'offre.

La liberté d'expression existe dans la mesure où elle entretient l'éveil des esprits, l'intelligence et la culture de la population. La

liberté d'expression devient un pauvre drapeau de poche lorsqu'elle ne signifie plus qu'une frénésie décérébrée de publications, qu'une diversité culturelle ne suscitant malencontreusement que l'indifférence. La pertinence de toutes ces grandes valeurs sociales et démocratiques ne resurgit qu'au moment où la société elle-même et ses créateurs prennent la peine de les défendre et de leur redonner toute leur dignité.

Un être humain ayant la possibilité de lire et de comprendre ce qu'il lit devient libre. Réellement libre. Comprendre le monde qui nous entoure et lire de grandes œuvres d'aujourd'hui et du passé est le travail d'une vie. Chaque fois qu'il y a péril en la demeure de la culture, il nous est primordial d'agir, de rappeler que des citoyens éduqués sont le gage d'une démocratie vivante et d'une société plus tolérante. En ce sens, il est devenu urgent de réparer les erreurs du passé, de modifier les exigences des organismes subventionnaires, d'éveiller les auteurs aux bienfaits de la responsabilité artistique et aux bénéfices de publier moins, de toujours mieux éduquer les gens, et de ne surtout pas diminuer leur exposition à une diffusion intelligente de la culture.

La littérature québécoise est toujours une *littérature en ébullition*¹, mais, tout en ne cessant d'ajouter du bois aux braises du fourneau, nous avons oublié d'ajuster un couvercle d'éducation et de diffusion à la marmite. Les producteurs de bois ont eu la vie facile et une bonne partie des œuvres publiées se sont depuis longtemps volatilisées en des vapeurs culturelles insignifiantes.

À ce titre, le temps est venu de poser un couvercle sur cette marmite et de diminuer le feu. Un excellent plat mijoté reste toujours plus goûteux qu'un fond de casserole brûlé.

¹ Référence empruntée au titre de l'essai de Gérard Bessette sur la littérature canadienne-française des années 1950, *Une littérature en ébullition* (Éditions du Jour, 1968).